

Du miel sous les galettes

© SLATKINE & CIE, 2020
WWW.SLATKINEETCOMPAGNIE.COM
ISBN 978-2-88944-139-6

Roukiata Ouedraogo

Du miel sous les galettes



Slatkine & Cie

Tous les matins, après le petit déjeuner, les enfants prenaient le chemin de l'école, sauf Farida et Aziz. Elle avait six ans, et lui trois ans. L'école n'acceptait pas, à l'époque, les enfants en dessous de sept ans. Ils restaient à la maison avec ma mère et moi. Ils se collaient à elle, du matin au soir. J'ai assisté à presque tout ce que je vous raconte ici. J'ai tout vu, j'étais aux premières loges, si je puis dire. Mais je n'ai naturellement aucun souvenir de cette histoire. Je restitue aussi fidèlement que possible le récit familial. Je l'ai entendu tant de fois durant ma jeunesse.

Cette année-là, la sécheresse semblait interminable. Depuis des semaines, il faisait une chaleur inhabituelle. Pas un souffle d'air pour agiter les feuilles de notre tamarinier. Nous passions de longues heures

dans la touffeur, le soir, tous étendus sur la terrasse. Maman m'allongeait sur la natte près d'elle, papa chassait les moustiques avec son éventail en écoutant la radio. Mes frères qui, d'habitude, jouaient après le dîner, restaient immobiles, terrassés par ces soirées écrasantes, assis au bord de la terrasse, sans énergie.

Seul le tamarinier, debout au milieu de la cour, semblait résister à la chaleur. Son tronc solide, surmonté d'une ramure charpentée lui valait la réputation d'une prestance certaine, et son feuillage léger lui donnait une allure juvénile. Le tamarinier devait être là depuis bien longtemps. Tout le monde était fasciné par cet arbre. Les étrangers qui entraient pour la première fois dans notre cour étaient impressionnés par sa taille. Certains disaient à mes parents que c'était une bénédiction d'avoir un tel tamarinier chez soi. D'autres pensaient qu'il abritait sans doute des génies.

Un soir, on n'entendait plus les oiseaux chanter, seul le chant monotone d'une cigale troublait le silence. On n'était qu'au mois de mai et c'était déjà insupportable. Papa se leva d'un coup de sa chaise et commença à regarder vers l'horizon.

«Préparez-vous, il va y avoir une grosse pluie ce soir.»

Papa était très doué pour voir venir les choses. Effectivement, le ciel se mit à changer de couleur, comme s'il changeait d'humeur, il semblait entrer

dans une colère noire. Soudain, un nuage de poussière s'éleva. Le vent était là.

« Il va pleuvoir ! », s'écrièrent mes frères tout contents.

Papa demanda à Bouba, l'aîné de la famille, de se faire aider par Souleymane et Kader pour rentrer les poules et les canards dans le volailler. Il insistait, aucune poule ne devait rester dehors. Pendant ce temps, aidé de Malik, il rentra la mobylette dans la maison.

Maman, de son côté, me souleva avec la natte et me déposa dans le salon. Puis, elle s'activa avec mes deux sœurs, Kadi et Farida, à ramasser les plats et les casseroles que le vent avait dispersés dans la cour. Elle s'empressa, ensuite, de fermer toutes les fenêtres de la maison, afin que la poussière ne pénètre pas dans les pièces.

Les éclairs apparaissaient dans le ciel. Des grondements de tonnerre commencèrent à se faire entendre dans le lointain. Le vent soufflait de plus en plus fort, il apportait une bonne odeur de terre mouillée. Après un quart d'heure, les premières gouttes tombèrent timidement sur le toit de la maison. Peu à peu, le vent s'arrêta. La pluie tombait maintenant, abondante. Cette nuit-là, on se coucha tôt.

Le lendemain matin, la pluie continuait de tomber, régulière et bienfaisante. L'air était frais. L'orage avait nettoyé les branches et le tronc du tamarinier. Des ruisseaux s'étaient formés devant la cour, entraînant

des feuilles sèches, les ordures, des brindilles et quelques morceaux de bois. Quelques enfants lançaient des cris aigus en jouant dehors dans la boue.

Ce matin-là, maman avait préparé le petit déjeuner dans le salon, sur un fourneau en fer avec du charbon. Pas de galettes ni de bouillie, elle avait réchauffé les restes du repas de la veille. Après le petit déjeuner, papa a sorti sa mobylette dans la cour. Il a demandé à Malik de la nettoyer avec le vieux pagne qu'on avait depuis longtemps sacrifié à cet usage. Maman avait déposé, à l'intention de papa, un seau d'eau chaude dans la douche dans un coin de la cour. Quand papa fut enfin prêt pour aller travailler, il enfourcha sa mobylette et Malik alla lui ouvrir le portail.

En l'ouvrant, mon frère fut surpris, au point de reculer d'un pas, par deux hommes qui se tenaient là, debout, sur le seuil.

Malik ne reconnut aucun des voisins, ces hommes n'avaient pas l'allure familière des gens du quartier. On ne connaît pas tous ses voisins, mais on repère toujours, à l'instinct, ceux qui n'en font pas partie. Ce n'est pas forcément de l'inquiétude, au plus de la curiosité. On ne peut s'empêcher de se demander ce qui peut bien amener ici ces gens qui ne vivent pas là. C'est quand ils se trouvent debout devant notre porte, et qu'on comprend qu'ils sont venus pour nous, que la curiosité glisse d'un coup vers l'inquiétude. Ces gens vont-ils nous apporter quelque chose? Nous prendre quelque chose? Vont-ils changer

CET OUVRAGE EST PUBLIÉ PAR SLATKINE & CIE
LE TEXTE EST COMPOSÉ EN CARACTÈRE SLATKINE,
DESSINÉ PAR MATTHIEU CORTAT À LYON
IL A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER EN MARS 2020
SUR PAPIER CLASSIC BOOK 80 GRAMMES
ISSU DE LA GESTION DURABLE DES FORÊTS
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE FLOCH
IMPRIMEUR NUMÉRO 95997
IMPRIMÉ EN FRANCE



TOUS DROITS RÉSERVÉS SLATKINE & CIE 2020